



Zane Grey

les cavaliers des canyons

LES ÉDITIONS
DU SONNEUR





les cavaliers des canyons

Titre original: *Riders of the Purple Sage*
Droits réservés pour la traduction française
© Les Éditions du Sonneur, 2018

ISBN: 978-2-37385-063-5

Dépôt légal: janvier 2018

Conception graphique: Sandrine Duveillier

Illustration de couverture: *Desert Journey*, Maynard Dixon, Courtesy of American Museum of Western Art, The Anschutz Collection, photo by William J. O'Connor.

Les Éditions du Sonneur
5, rue Saint-Romain, 75006 Paris
www.editionsdusonneur.com

les cavaliers des canyons

Zane Grey

Préface de Michal Peprnik
Traduction de l'anglais (États-Unis)
de Anne-Sylvie Homassel



« **L**e réalisme me tue. Je ne supporte pas la vie telle qu'elle est », écrit Zane Grey. Et lorsqu'un Américain ne supporte plus la vie telle qu'elle est, il part en général pour l'Ouest (ou pour la France). Ou plus précisément encore, ainsi que l'écrivit Henry David Thoreau dans *De la marche, pour l'Ouest des déserts et des plaines, le Far West* : « C'est là que mon avenir se trouve; et la terre est moins épuisée et plus riche de ce côté-là. » Et Zane Grey en effet s'en fut dans l'Ouest – dans le Far West. Comme il l'explique dans l'un de ses romans, *To the Last Man* (1921), il souhaitait « écrire l'histoire idéale du Grand Ouest ».

Zane Grey est né le 31 janvier 1872 à Zanesville (Ohio). Son père, dentiste autodidacte, se nomme Lewis M. Gray [sic], sa mère, Alice Josephine Zane, compte au nombre de ses ancêtres le fondateur de Zanesville. Le jeune Zane, vif, athlétique, excellent joueur de baseball, obtient une bourse sportive pour l'université de Pennsylvanie. Il y intègre l'équipe de baseball et entreprend des études dentaires. Après avoir décroché son diplôme, il ouvre un cabinet à New York. Sans grand enthousiasme – il s'intéresse essentiellement à l'écriture et aux activités de plein air. En 1905, il épouse Lina Roth, dont l'aisance

financière lui permettra très vite de fermer son cabinet pour se consacrer à ses passions. Lina le soutiendra toute sa vie dans sa carrière d'écrivain. Elle est sa première lectrice et sa correctrice; semaine après semaine, elle lit ses manuscrits, l'encourage dans ses efforts. C'est Lina également qui établit la version dactylographiée remise aux éditeurs.

Zane Grey ne rencontre pas immédiatement le succès. Son premier roman, Betty Zane, est publié à compte d'auteur en 1903. Il essaie à plusieurs reprises de se faire éditer chez Harper. Ses romans y sont refusés les uns après les autres et publiés sans grand retentissement par des maisons moins prestigieuses. Grey connaît enfin un premier succès avec The Heritage of the Desert (1910); la célébrité lui viendra essentiellement avec Les Cavaliers des canyons (Riders of the Purple Sage, 1912), publié également chez Harper, qui avait commencé par refuser le manuscrit. Le texte lui-même n'était pas en cause: l'éditeur craignait en fait de froisser les Mormons, que l'auteur dépeint sous de sombres couleurs. Grey est déjà assez sûr de lui pour protester et Les Cavaliers des canyons est finalement accepté par Harper, maison à laquelle l'auteur restera fidèle. Dès 1920, ses romans attirent l'attention d'Hollywood; Grey s'installe donc en Californie pour se rapprocher d'une industrie du cinéma alors en plein essor. Mais les adaptations de ses œuvres, dont le succès ne se dément plus, lui conviennent de moins en moins; Grey crée par conséquent sa propre compagnie pour garder la haute main sur les scripts et la production. Lorsqu'il n'écrit pas, il parcourt le Far West; c'est aussi un adepte de la

pêche en haute mer. Auteur prolifique, il écrit plus de romans que son éditeur ne peut en faire paraître. Harper accumule ainsi un stock d'inédits qui lui permettra de continuer à publier son Grey annuel longtemps après la mort prématurée de l'auteur, le 23 octobre 1939.

Grey est un adepte déclaré du roman d'imagination : pour autant, ses ouvrages ne se déroulent pas dans un pays imaginaire. Tous sont ancrés dans des paysages bien spécifiques que Grey s'applique à découvrir lors de ses nombreux voyages avant d'en user dans son œuvre. Le choix du lieu est pour lui essentiel : c'est le lieu, avance-t-il, « qui détermine les personnages et l'action ». Ses héros et ses héroïnes sont « bigger than life » ; ils développent des affinités mythiques avec les éléments – le feu, le vent, l'eau, la pierre, le bois, la terre –, et sont en proie à des émotions elles aussi primaires – la haine, la colère, l'amour, l'orgueil, la peur, la jalousie, le mépris. Les protagonistes de Grey ont parfois des comportements délirants ; saisis régulièrement par des crises nerveuses proches de la folie, ils ne perçoivent plus le monde qu'à travers les brumes de la confusion mentale, voire de l'hystérie. Ou bien, à l'inverse, ils éprouvent des moments d'hyper-lucidité et de détachement. Les sens en parfait éveil, ils deviennent alors visionnaires. Paroxysmes auxquels les lecteurs assistent avec un mélange d'effroi, d'admiration et de stupéfaction : en de telles occurrences, tout devient possible, le pire comme le meilleur. Le héros (ou anti-héros) ainsi affecté devient lui-même sublime décor : « Il y avait cependant autre chose en cet individu

– quelque chose qui affleurerait presque, un élément intime, sinistre, une profondeur de l'être qui confinait au dévorant abîme », écrit Zane Grey de Tull, le sévère Mormon qui convoite Jane Withersteen, l'une des héroïnes des Cavaliers des canyons.

Dans ses romans les plus réussis, Grey parvient à un parfait équilibre du lieu et de l'action. La tension s'installe progressivement dans l'alternance des longues descriptions et des dialogues ; les conflits s'enracinent dans les paysages et les échanges avant d'exploser dans des scènes d'action particulièrement bien rendues – bagarres, poursuites et autres situations de mise en danger. Le style de Grey, alors plus sobre, se fait l'écho du mythe – résonance que l'on retrouve chez Willa Cather dans *Ô Pionniers!* ou dans *Mon Antonia*, ainsi que chez Ernest Hemingway. Un exemple parmi d'autres de ce laconisme vibrant dans *Les Cavaliers des canyons* : « Le désert n'était clément ni pour les arbres ni pour les hommes. »

Même si Grey revendique d'autres influences littéraires (Walter Scott, Victor Hugo, Rudyard Kipling, Robert Louis Stevenson, Nathaniel Hawthorne notamment), ce sont les romans de James Fenimore Cooper qu'évoquent les œuvres de Grey, plus particulièrement celles qu'il consacre au début de sa carrière à l'histoire des Zane (au nombre desquels *Betty Zane*, son premier roman). La conception de ses premiers personnages et intrigues doit beaucoup à Cooper. On en retrouvera l'écho dans quelques titres plus tardifs (*The Last Trail*, *The Last of the Plainsman*) : il y a pour Grey comme pour Cooper quelque charme à être « le dernier ». Le roman le plus

ambitieux de Grey, The Vanishing American, peut ainsi être lu comme une suite ou une réponse au Dernier des Mohicans. En l'occurrence, le héros de Grey, un jeune chef Navajo qui n'est pas sans ressemblances avec Uncas, l'immortel personnage de Cooper, rentre auprès des siens après une éclatante carrière de footballeur américain en ligue universitaire. Il lui faut alors affronter les dirigeants vils et corrompus de sa réserve. Le jeune homme manque même épouser une femme blanche. Tout comme Cooper, Grey exploite fréquemment la figure de la jeune femme enlevée et/ou en danger.

Le Far West de Zane Grey n'est pas seulement le décor d'une action mouvementée. C'est l'espace mythique de la mise à l'épreuve, des états visionnaires, de la métamorphose. L'expérience de la solitude et du désert revitalise les Américains, les régénère : conviction répandue à la fin du XIX^e siècle et que l'on retrouve chez maints auteurs contemporains de Grey, tels que Jack London, Edgar Rice Burroughs et James Oliver Curwood. Grey la met pour la première fois en scène dans The Heritage of the Desert (1910), le premier de ses romans à rencontrer quelque succès auprès des critiques. L'intrigue se déroule dans le désert de l'Utah ; le héros, jeune homme venu de la côte Est, se meurt de la tuberculose. Sauvé par un austère patriarche mormon qui le protégera d'ennemis acharnés, il recouvre la santé – et son amour-propre – dans l'air pur des montagnes. Reprenant des forces, acquérant de nouveaux talents, il gagne, par son courage, l'amour sincère d'une jeune sauvageonne, mi-espagnole, mi-Navajo.

Avec The Heritage of the Desert, Grey rompt avec les imitations encore immatures de James Fenimore Cooper et du cycle des Histoires de Bas-de-Cuir, pour s'inspirer du Cavalier de Virginie d'Owen Wister, paru en 1902. Le décor oscille entre les oasis des villages mormons et les grands espaces désertiques et montagneux. Grey, tout comme Wister, affectionne particulièrement l'époque qui suit immédiatement la guerre de Sécession et le mode de vie que l'on retrouvera ensuite dans maints westerns cinématographiques, celui qui prévaut dans les grands ranchs où l'on élève moutons et bovins. Activités, lieux et professions qui n'existent absolument pas chez Cooper.

Les héros masculins de Grey se conforment au code moral de l'Ouest, dont la notion chevaleresque d'honneur personnel est l'un des piliers. Le plus souvent, ils se sont engagés, à l'instar des héros des romans de chevalerie, dans une quête périlleuse qui leur fait entreprendre de complexes périple. La rupture avec Cooper n'est pour autant pas complète : les conflits personnels et sociaux de ces voyageurs solitaires culminent en une confrontation entre le héros et ses ennemis, dénouement qui figure par exemple dans Le Dernier des Mohicans.

Zane Grey n'est pas le seul héritier de Cooper, lequel a engendré une riche postérité de dime novels, genre qui n'offre guère plus à ses lecteurs que des successions de bagarres et de poursuites échevelées. Limites narratives que l'on ne saurait reprocher à Grey. Comme Cooper, Grey écrit des romans à grand spectacle, où les débats intellectuels ne manquent pas. Son talent le plus remarquable réside en sa capacité à dépein-

dre les fascinants paysages de l'Ouest d'un pinceau vigoureux, usant des couleurs chères aux Fauves – violets, rouges, noirs, verts et bleus. La terre chez Grey n'est jamais un simple décor : elle est sujet et agent narratif de plein droit. Elle modèle les personnages, hommes et femmes, qui la foulent. C'est la relation avec la terre qui détermine leur moralité et leur réussite. Une terre aussi exigeante que celle du Far West enduret les doux, rend les mauvais cruels. Elle aide les fortes femmes à gagner en stature et en indépendance, les encourage dans leurs choix ; les femmes faibles, elles, sont poussées à la soumission et à l'étroitesse d'esprit, ce que Les Cavaliers des canyons démontre à l'envi.

Deux années seulement séparent The Heritage of the Desert desdits Cavaliers, le plus connu et le plus lu des romans de Grey, immense best-seller des années 1910 et 1920. Les Cavaliers, dit-on, a revigoré le genre du roman de la Frontière et contribué très largement – il en est peut-être même la pierre fondatrice – à la création d'un genre à part, celui du western tel que les films l'incarnent pour le lecteur et le spectateur. La structure narrative des Cavaliers est bien plus complexe qu'il n'est l'usage dans le genre ; elle propose deux intrigues, mettant en scène deux couples dans des lieux distincts. Y figurent un certain nombre de mythes américains : les grands espaces bien sûr (et leurs jardins secrets, jardins d'Éden où l'Américain est Adam et l'Américaine Ève) ; le mythe de l'innocence ; le mythe de la seconde chance ; le mythe de la justice immanente ; enfin celui du moi authentique. Le héros, que l'adhésion au farou-

che individualisme¹ américain empêche de chercher le soutien des institutions sociales, ne peut compter que sur lui-même et les quelques amis et alliés qu'il s'est acquis pour lutter contre l'oppression sociale. Il possède, chevillé au corps, un sens aigu du bien et du mal. Les personnages de Grey sont d'une loyauté indéfectible; femmes et hommes se respectent avec une telle intensité qu'il faut du temps – et de nombreux chapitres – avant que leur amour puisse être consommé. Personnages souvent porteurs de lourds secrets qui ne leur permettent pas d'aimer en toute liberté. Il leur faut également s'ouvrir aux influences bénéfiques de la nature, se mettre à l'écoute de leurs instincts, délaissier les rôles sociaux qui leur sont subrepticement imposés.

Ainsi Bern Venters, le jeune et honnête vaquero des Cavaliers, garçon chevaleresque et bien élevé qui semble venir tout droit du Cavalier de Virginie d'Owen Wister, se transforme-t-il en tueur dominé par des passions primaires. Avec l'autre héros masculin du roman, Lassiter, Grey immortalise un type aujourd'hui familier: le vengeur solitaire des grands espaces, ici dépeint sous les traits d'un pistolero vêtu de cuir noir, être flegmatique à la démarche féline et à la voix douce. Lassiter fait son apparition dans le roman avec deux énormes colts à la ceinture, juché sur un cheval aveugle (l'animal a été mutilé par d'infâmes Mormons). Le prototype de ce vengeur solitaire est sans doute le John Oakhurst de Bret Hart (dans « The Out-

1. Ou *rugged individualism*, notion immortalisée par le président Herbert Hoover dans un discours datant de 1929.

casts of Poker Flat »). Mais Grey n'est pas un imitateur servile; ses personnages, nuancés, évolutifs, défient les conventions littéraires. Ainsi, le chef des voleurs de bétail est-il bien plus honorable que l'évêque Dyer, tenu par les Mormons pour à peine moins divin que leur Dieu, ou que le bras droit de l'évêque, le sinistre Tull.

Autre originalité du roman : le regard particulièrement critique qu'il porte sur les sociétés fermées dans lesquelles les individus étouffent. Grey décrit souvent des personnages piégés dans des systèmes répressifs qui leur imposent des règles et des coutumes contraires à la nature humaine et qui poussent les dissidents à « reconnaître leurs erreurs » et à « rester à leur place ». Il n'est pas le premier à utiliser le mormonisme comme cadre symbolique et exemplaire : la religion se fait idéologie, la spiritualité est pervertie et se met aux services des intérêts matériels des puissants. Grey puise peut-être son inspiration dans Les Dynamiteurs (R. L. Stevenson, 1878) ou L'Étude en rouge (A. Conan Doyle, 1887), la première aventure de Sherlock Holmes, deux fictions mettant en scène des Mormons maléfiques. Grey laisse à Bern Venters le soin d'exprimer ce qu'il pense des mauvaises actions de certaines sectes religieuses : « Ces Aînés, ces évêques, ils ne reculent devant rien pour augmenter le pouvoir et la richesse de leur Église, de leur empire. » Les Mormons de Grey incarnent tout ensemble le fanatisme religieux, le désir de possession et l'appétit de pouvoir; le roman démontre avec brio la manière dont ils prennent progressivement le contrôle en maniant intimidation et

chantage. Ce n'est pas seulement la crainte de la persécution qui contraint les membres les plus humbles de la secte à la passivité mais, bien davantage, leur appropriation intime de l'idéologie sectaire. Intériorisation qui contribue à entretenir un système pervers et qui incite les individus à considérer l'indépendance comme une aberration.

Pour la plus grande satisfaction du lecteur du ^{xx}^e siècle, le monde romanesque de Grey est modelé par un esprit démocratique de respect des valeurs individuelles et de la justice. Il donne une plus grande place aux femmes qu'il n'était coutume à son époque, même si le plafond de verre reste fermement en place.

Les deux héroïnes des Cavaliers adoptent, au regard des conventions, des rôles bien peu féminins, autre proximité avec les romans de Cooper, riches en jeunes femmes actives qui ne se contentent pas d'attendre benoîtement chez elles l'arrivée du sauveur. La Mormone Jane Withersteen est, à 28 ans, à la tête du plus grand ranch de la région, son père étant mort prématurément. Toute la terre alentour, ou peu s'en faut, lui appartient, de même que le village mormon. Elle gère ses biens d'une main ferme, jusqu'à ce que les Aînés mormons complotent pour la dépouiller. Jane est maîtresse de ses décisions ; elle essaie même, dans les limites de sa sphère d'influence, de manipuler les hommes qui l'entourent pour parvenir à ses fins. La jeune Bess, quant à elle, est, à vingt ans à peine, une cavalière hors pair qui sème la terreur dans la région. Inutile cependant de dire que ces rôles ne sont pas amenés à se péren-

niser. À la fin du roman, les deux femmes réintègrent des espaces plus conventionnels.

Mais des Cavaliers des canyons nous restera surtout gravée dans la mémoire une alternance vertigineuse de scènes échelées – poursuites, évasions et escarmouches dans les montagnes et les déserts – et de contemplations émerveillées que le lecteur partage avec les protagonistes, bouche bée comme ces derniers, devant les splendeurs fauves de la nature. Comme toutes les œuvres d'imagination, le roman doit être lu avec ce que Samuel Talyor Coleridge appelle « la suspension volontaire de l'incrédulité ». Il suffit qu'elle s'accomplisse pour que nous prenions part, nous aussi, à une magnifique chevauchée sur le versant sauvage de l'existence.

MICHAL PEPRNIK,
professeur de littérature américaine à l'université d'Olomouc

NOTE DE LA TRADUCTRICE

Les Cavaliers des canyons est un western sans cowboys. Ne figure dans le texte original de Zane Grey que le terme de *rider*, que l'on retrouve dans le titre (*Riders of the Purple Sage*). Il désigne indifféremment l'homme et la femme à cheval, le cavalier et la cavalière, mais aussi l'employé de ranch, chargé de la surveillance de troupeaux qui ne sont pas encore itinérants – l'action se déroule en 1871, aux tout débuts de l'industrialisation de l'élevage bovin. Or, comme le rappelle Philippe Jacquin (*Le Cowboy*, Albin Michel) : « Le cowboy, enrichi de l'héritage du vaquero, naît avant la guerre civile pour s'épanouir l'espace d'une génération, de 1865 à 1885-1890. Là [...] se déterminent ses tâches : surveillance du troupeau [...], participation au marquage des bêtes et conduite d'un troupeau vers une gare. Parmi ces activités, seule la dernière a été retenue comme véritablement spécifique de l'époque héroïque, et la qualification de cowboy n'est donc appliquée qu'aux individus ayant participé à au moins un voyage. »

Ainsi avons-nous choisi, suivant le contexte, de traduire *rider* soit par cavalier, soit par vaquero, c'est-à-dire gardien de vaches, la terminologie hispanique se justifiant largement pour une occupation héritée des grands ranchos de la frontière texane, actifs dès le XVII^e siècle.

Quant à la *purple sage* du titre, elle est traduite par sauge pourpre, sans considération botanique plus précise. L'espèce que met Zane Grey au centre de son roman est sans doute *Salvia dorrii*, même si quelques auteurs penchent pour l'armoise (que l'on retrouve également dans le roman au détour de certains canyons).

Chapitre 1

Lassiter

LE CLIQUÈTEMENT DES SABOTS FERRÉS s'assourdit avant de s'éteindre tout à fait ; sous les peupliers d'Amérique, flottaient des nuées de poussière jaune, prêtes à s'abattre sur les buissons de sauge pourpre.

Jane Withersteen baissa sur l'immense déclivité violette un regard rêveur et troublé. Le cavalier qui venait de repartir lui avait apporté un message qui l'avait laissée pensive, presque triste ; à présent elle attendait la visite des fidèles, lesquels lui feraient grief de son amitié pour un Gentil¹, un droit qu'ils contesteraient.

Elle se demanda si les troubles et les querelles qui, depuis quelque temps, agitaient les habitants du petit village de Cottonwoods allaient finir par l'ébranler elle aussi. Puis lui revint en mémoire, dans un soupir, que le fondateur de cette colonie aux confins du sud de l'Utah était son père et qu'elle en était l'héritière. Toutes les parcelles lui appartenaient désormais, de même que la plupart des maisons. Withersteen House lui était également revenu, ainsi que le vaste ranch, avec ses milliers de têtes et les chevaux les plus rapides de la plaine. Elle possédait aussi Amber Spring, la rivière qui conférait ver-

1. Le terme désigne les populations non mormones. *(Toutes les notes sont de la traductrice.)*

de beauté au village et permettait aux hommes de subsister sur ce plateau désert et sauvage où fleurissait la sauge pourpre. Ce qui affectait Cottonwoods ne pouvait que la toucher.

Lentement mais sûrement, les vies des pacifiques Mormons de la Frontière avaient changé en cette année 1871. Glaze, Stone Bridge, Sterling, les villages du nord, s'étaient rebellés contre l'invasion des Gentils et les raids des voleurs de bétail. Ils s'étaient opposés aux uns et avaient combattu les autres.

Ainsi Cottonwoods était-il sorti de son sommeil. Il y avait de l'agitation dans l'air, un raidissement.

Pourvu que sa sérénité et sa douceur de vivre n'y succombent pas sans espoir de retour, priait Jane. Elle voulait désormais œuvrer pour sa communauté, bien plus encore que par le passé. Que persistent à jamais les temps tranquilles, somnolents et agrestes du village. La perspective de troubles entre les Mormons et les Gentils au sein de Cottonwoods la consternait. Elle était née mormone – ce qui ne l'empêchait pas d'être l'amie de Gentils qui vivaient dans l'infortune et la misère. Elle n'avait qu'un désir : continuer à faire le bien tout en étant heureuse. Elle pensa à son vaste ranch, à ce qu'il représentait pour elle. Comme elle l'aimait, avec ses peupliers d'Amérique, sa vieille demeure de pierre, sa rivière aux flots couleur d'ambre, ses troupeaux de chevaux et de mustangs, hirsutes, gris de poussière ; avec ses bêtes de course au sang pur, au poil luisant et aux membres élancés ; avec son bétail

broutant en liberté et ses cavaliers de la plaine violette, secs et hâlés.

Et tandis qu'elle attendait, elle oublia les sombres perspectives, les changements inopportuns. Le braiment d'un âne oisif troubla le silence de l'après-midi – trouble réconfortant, évoquant la cour de ferme à demi assoupie, les corrals aux barrières ouvertes, les verts champs de luzerne. Sous le regard aigu de Jane, la pente violette s'étendait, précise, sur des kilomètres. Vers l'ouest, une vaste plaine herbeuse aux douces ondulations gagnait peu à peu en altitude. Çà et là, quelques cèdres, noirs et isolés, se détachaient de manière frappante – de même qu'au loin des effondrements de pierre rouge. Plus loin encore, sur le plateau qui ne cessait de s'élever, se dressait une paroi en ruine, immense monument dominant la plaine de sa masse pourpre, sombre, solitaire et mystérieuse – longue ligne en zigzag qui s'atténuait vers le nord. De là jusqu'à l'ouest, régnaient la lumière, la couleur, la beauté. Au nord, la pente se fondait en contrebas en un horizon confus de canyons, d'où surgissait un soulèvement de terrain. Non pas un massif montagneux, mais une imposante poussée de plateaux violacés, aux parois striées en éventail, aux falaises couronnées de forteresses, aux escarpements gris. Et sur ce vaste paysage, s'allongeaient les ombres rampantes de la fin d'après-midi.

Jane Withersteen fut rappelé à la réalité par un martèlement rapide de sabots. Quelques cavaliers remontèrent l'allée au trot et firent halte, avant de mettre pied à terre et de lâcher les

rênes. Ils étaient sept et celui qui les menait, un grand gaillard brun, n'était autre que Tull, l'un des Aînés² de l'église de Jane.

– Avez-vous eu mon message ? lui demanda-t-il d'un ton sec.

– Oui, répliqua-t-elle.

– Je vous avertissais de ce que je donnais à ce Venters une demi-heure pour se présenter au village. Il n'est pas venu.

– Il n'en a pas été informé, reprit Jane. Je ne lui ai rien dit. Je vous attendais ici.

– Où est passé Venters ?

– Il était dans la cour lorsque je suis partie.

– Eh bien, Jerry, fit Tull en se retournant vers ses hommes, allez le chercher, toi et les gars, et n'hésite pas si nécessaire à employer le lasso.

Les cavaliers aux bottes poussiéreuses et aux longs éperons s'engouffrèrent bruyamment sous les peupliers d'Amérique et disparurent dans l'ombre du bosquet.

– Aîné Tull, qu'est-ce que cela veut dire ? s'enquit froidement Jane. Si vous tenez vraiment à arrêter Venters, ayez au moins la courtoisie d'attendre qu'il ne soit plus sous mon toit. Du reste, l'arrêter ne fera qu'ajouter une insulte à l'offense. Il n'a rien à voir avec l'escarmouche d'hier soir : l'accusation est ridicule. Il était avec moi au moment de l'incident. De surcroît, il m'a confié ses armes. Vous vous servez de lui comme d'un simple prétexte. Que lui voulez-vous donc ?

2. Aîné (*Elder* en anglais) : rang inférieur de la prêtrise de Melchisédech, l'une des deux hiérarchies mormones.

– Ce que je lui veux? Je vais vous le dire. Mais éclairez d’abord ma lanterne : pourquoi défendez-vous ce misérable individu?

– Misérable? s’exclama Jane avec indignation. Venters n’a rien d’un misérable. C’est le meilleur cavalier que j’aie jamais eu. Je n’ai aucune raison de ne pas le défendre et tous les motifs de m’en faire l’avocate. Aîné Tull, je suis bien désolée d’avoir, en me liant d’amitié avec lui, excité l’animosité de notre communauté et fait de lui un banni. En outre, je lui serai éternellement reconnaissante d’avoir sauvé la petite Fay de la mort.

– Je n’ignore pas l’attachement que vous avez pour Fay Larkin; je sais aussi que vous souhaitez l’adopter. Prenez garde, Jane Withersteen : l’enfant n’est pas mormone!

– Cela ne m’a pas échappé. Mais, Aîné Tull, aimer un enfant de Gentils ne m’incite pas pour autant à moins aimer les enfants mormons. Si sa mère veut bien me la confier, j’adopterai la petite Fay.

– Je n’y suis pas entièrement opposé. L’enfant peut être éduquée dans notre foi, répondit Tull. Mais je suis las de voir ce Venters vous tourner autour. Je vais mettre fin à son manège. Vous êtes si généreuse de votre affection pour ces mendigots de Gentils que je ne serais pas étonné d’apprendre que vous aimez cet homme.

Le discours de Tull reflétait l’arrogance du Mormon chez qui la puissance ne peut être contenue et la vile ardeur de l’homme dont l’âme est consumée par la jalousie.

– Si je l’aime? C’est fort possible, reprit Jane, dont le cœur se serrait de colère et de crainte. Je n’y avais jamais pensé. Pauvre homme! Il a certainement besoin d’une âme sœur.

– Retirez ce que vous venez de dire, proféra Tull sur un ton menaçant, ou Venters va passer un très mauvais moment.

À cet instant, ses hommes réapparurent à la lisière des peupliers d’Amérique, poussant devant eux un jeune homme. Ses hardes étaient celles d’un proscrit. Il gardait cependant la tête haute, les épaules larges, le dos bien droit; les muscles de ses bras frémissaient sous les liens. Il jeta à Tull un regard où brûlait une étincelle bleue de défi.

Jane, pour la première fois, entrevit ce qui couvait réellement en Venters. Pourrait-elle aimer un jour ce splendide jeune homme? Mais les exigences du moment se chargèrent de tempérer ses émotions.

– Venters, demanda Tull d’une voix âpre, vous engagez-vous à quitter Cottonwoods ce jour, pour n’y jamais remettre les pieds?

– Pour quelle raison? répliqua le cavalier.

– Parce que je l’exige.

Venters répondit par un rire méprisant.

Le sombre visage de Tull s’empourpra.

– Si vous ne partez pas à l’instant, vous perdrez tout! asséna-t-il d’un ton coupant.

– Ah! répondit Venters avec passion. Mais n’ai-je déjà pas tout perdu, par votre faute? Et qu’entendez-vous par tout perdre? Il y a un an, je gardais les troupeaux de mademoiselle

Withersteen. J'avais des chevaux et quelques têtes de bétail à moi. Au village, on m'estimait. Maintenant, lorsque je viens à Cottonwoods rendre visite à cette femme, vous lâchez vos hommes sur moi. Vous me traquez. Vous me pourchassez comme si j'étais un voleur de bétail. Je n'ai plus à perdre que la peau que j'ai sur les os.

– Allez-vous quitter l'Utah ?

– Oh, je vois ! poursuivit Venters d'un ton railleur. L'idée que la belle Jane Withersteen puisse montrer quelque affection pour un malheureux Gentil vous taraude. Vous la voulez pour vous seul ! Vous êtes un de ces Mormons qui collectionnent les femmes. Vous saurez quoi faire de Jane – et de Withersteen House, et d'Amber Spring, et de ses sept mille têtes de bétail !

La puissante mâchoire de Tull se contracta. Un sang furieux gonfla les veines de son cou.

– Pour la dernière fois, Venters : allez-vous déguerpir ?

– Non !

– En ce cas, je vous ferai fouetter jusqu'au sang, répliqua Tull, rageur. Puis je vous traînerai dans le désert. Et si vous osez remettre les pieds ici, le traitement sera pire encore.

Le visage de Venters, jusqu'ici expressif et nerveux, se figea, résolu ; son teint de bronze vira au gris.

Jane s'avança instinctivement.

– Aîné Tull ! Vous ne ferez rien de tel.

L'homme brandit un index frémissant vers elle.

– Il suffit, Jane Withersteen ! Comprenez une chose : vous n'aurez jamais le droit d'éprouver pour ce jeune homme

une affection que votre évêque condamne ! Votre père vous a légué richesse et puissance, Jane Withersteen. Cela vous est monté à la tête. Vous n'avez pas encore compris quelle est la place des femmes chez nous autres Mormons. Nous vous avons expliqué la règle, nous avons fait preuve de tolérance à votre égard. Nous avons été patients. Nous vous avons accordé cette brève passade, ce qui est bien plus qu'on a jamais permis à une Mormone. Mais vous avez persisté dans l'erreur. À présent – et ce sera mon dernier avertissement – mettez fin à cette relation avec Venters. Après qu'il aura tâté du fouet, nous le bannirons de l'Utah.

– Aîné ! Non, pas le fouet. Ce serait infâme, l'implora Jane, qui sentait son courage l'abandonner, lentement et sûrement.

Tull parvenait toujours à la faire hésiter ; elle se rendit compte qu'elle avait feint une témérité qu'elle était loin de posséder. Ce n'était plus en tant que prétendant jaloux qu'il la pressait : il incarnait à présent l'énigmatique tyrannie qu'elle connaissait depuis sa plus tendre enfance – la puissance de la foi.

– Venters, où préférez-vous être châtié ? Ici, ou dans les fourrés de sauge ? demanda Tull.

Inexorable et inhumain sourire que le sien ! Il exprimait pourtant, dans sa sévérité hautaine, quelque chose d'une justice satisfaite.

– Ici, si vous me laissez le choix, répliqua Venters. Mais, par Dieu ! Tull, mieux vaudrait me tuer. Cette correction, vous

allez la payer chèrement, vous et vos moulins à prières. Vous allez faire de moi un autre Lassiter!

L'étrange et austère éclat qui émanait du visage de Tull aurait bien pu refléter la sainte joie que provoque la conception spirituelle d'un sublime devoir. Il y avait cependant autre chose en cet individu – quelque chose qui affleurerait presque, un élément intime, sinistre, une profondeur de l'être qui confinait au dévorant abîme. Et comme sa passion religieuse inclinait au fanatisme implacable, l'expression physique de sa haine serait impitoyable.

– Aîné, je... Je retire mes paroles, bredouilla Jane.

Dans sa voix tremblante s'exprimaient la religiosité, les longues années d'obéissance et d'humilité, mais aussi les affres de la peur.

– Épargnez ce pauvre garçon! murmura-t-elle.

– Trop tard! répliqua Tull d'un ton rogue.

Jane baissa la tête, se soumettant à l'inévitable. L'horrible réalité s'imposait peu à peu à elle lorsqu'elle fut saisie par une convulsion intime. Les forces tendres qui l'habitaient se durcirent, telle une barre de fer: toute sa douceur, toute sa faiblesse se contractèrent. Il naquit en elle quelque chose d'inouï qu'elle ne comprenait pas encore. Son regard nerveux s'aventura vers les fourrés violacés. Jane Withersteen aimait de tout son cœur ces grands espaces sauvages aux couleurs si profondes. Dans les temps difficiles, elle y avait puisé sa force; aux heures joyeuses, leur beauté la ravissait. Dans son malheur présent, elle se surprit à murmurer une prière. « D'où

me viendra le secours? » Une prière, oui, comme si, de ces étendues violettes et solitaires, de ces murailles de pierre rouge percées par le bleu du ciel, pouvait soudain descendre un cavalier sans peur, que la foi ne liait ni n'affolait, un homme qui contiendrait ses cruels frères mormons d'un signe de la main.

Les hommes de Tull, fort agités, se figèrent soudain. Suivit un chuchotement sourd, un bruit de froissement, une brève exclamation.

– Regardez! dit l'un d'eux, l'index pointé vers l'ouest.

– Un cavalier!

Jane fit volte-face et vit la silhouette d'un homme à cheval se découper sur le ciel d'occident. Il remontait des champs de sauge pourpre. Les rayons dorés du soleil l'avaient jusqu'ici dissimulé dans leur flamboiement. La prière de Jane, exaucée!

– Le connaissez-vous, Jane Withersteen? Et vous, les gars? fit Tull d'une voix rapide.

Ses hommes scrutèrent attentivement le cavalier, secouèrent la tête, les uns après les autres.

– Il vient de loin, fit l'un.

– Son cheval est bien beau, dit un autre.

– Jamais vu ce cavalier.

– Oh! Il est vêtu de cuir noir! ajouta un quatrième.

D'un geste de la main, Tull intima le silence à ses troupes et s'avança, dissimulant de ce fait Venters aux regards. Le nouveau venu ralentit sa monture et descendit de selle en une

longue et aérienne glissade. Mouvement singulier dans sa rapidité, et qui permettait au cavalier de ne jamais tourner le dos au groupe qui se tenait devant lui.

– Hé, regardez! murmura d’une voix rauque l’un des compagnons de Tull. Il a deux pistolets à crosse noire, là, au bas de la cuisse ; ils ne sont pas faciles à voir – noir sur ces jambières noires!

– Un pistolero, chuchota un autre acolyte. Les gars, faites gaffe quand vous bougez les mains.

L’homme approcha d’un pas lent : peut-être était-ce une nonchalance coutumière, ou bien la démarche un peu raide du cavalier qui a désappris à marcher, ou bien encore le pas prudent de celui qui ne veut prendre aucun risque avec des gens qu’il ne connaît pas.

– Salut à vous, l’étranger! fit Tull d’une voix forte.

Ce n’était guère une exclamation de bienvenue, plutôt une adresse pleine d’une curiosité hostile.

Le cavalier répondit d’un bref hochement de tête. Son sombrero noir jetait une ombre sur son visage. Il scruta Tull et ses compagnons un long moment avant de faire halte et de paraître se détendre.

– Bonsoir, Madame, dit-il à l’attention de Jane, tout en ôtant son couvre-chef avec une grâce singulière.

Jane en lui rendant son salut put contempler un visage qui lui inspira une confiance instinctive, non dénuée de fascination. L’homme avait toutes les caractéristiques du gardien de troupeau : joues maigres, teint brûlé par le soleil – et cette

impassibilité qu'impriment aux physionomies des années de solitude et de silence. Mais bien plus que cela, c'était l'intensité de son regard qui saisit réellement Jane, et sa tension lasse, la mélancolie lucide qu'exprimaient ses yeux gris, pénétrants, comme s'il cherchait depuis toujours quelque chose qu'il n'avait jamais trouvé. Jane, grâce à sa subtile intuition, put deviner en lui, même en ce si bref échange, de la tristesse, un désir insatisfait, un secret.

– Vous êtes bien madame Jane Withersteen ? demanda l'homme.

– C'est exact.

– Cette eau est à vous, donc ?

– Oui.

– Je peux faire boire mon cheval ?

– Bien sûr. L'abreuvoir est ici.

– Mais si je vous dis qui je suis...

Il se tut un instant et son regard se posa sur les hommes qui l'écoutaient.

– ... vous me permettrez peut-être pas de le faire boire, poursuivit-il. Moi, j'ai besoin de rien.

– L'inconnu, peu m'importe qui vous êtes. Faites boire votre cheval. Et si vous avez faim et soif, ma table vous est ouverte.

– Merci, Madame. Pour moi, c'est pas la peine, mais mon cheval est si fatigué...

Le bruit des chevaux piaffant interrompit sa réponse. Les hommes de Tull s'agitèrent, leur petit cercle fut rompu et leur prisonnier fut alors exposé aux regards.

– Oh, mais je vous interromps, s'enquit le cavalier. Vous alliez faire quelque chose, peut-être ?

– Effectivement, répondit Jane Withersteen, un sanglot dans la voix.

Le regard de l'homme aimantait Jane ; elle le vit qui scrutait Venters, ligoté, puis les hommes qui le tenaient et enfin Tull, leur chef.

– On dirait que dans ce pays, les voleurs de bétail, les brigands, les coupe-jarrets, les pistoleros et autres sortes de canailles, c'est toujours des Gentils. Si je peux savoir, Madame, à quelle catégorie de bandits appartient ce garçon ?

– À aucune. C'est un jeune homme des plus honnêtes.

– Vous en êtes certaine, Madame ?

– Oui, absolument.

– Mais qu'est-ce qu'il a fait, alors, pour se retrouver ligoté comme ça ?

La question, claire et distincte, destinée tant à l'Aîné Tull qu'à Jane Withersteen, apaisa les tensions. Elle fut suivie d'un silence de courte durée.

– Vous n'avez qu'à lui demander, répondit Jane avec vigueur.

Le cavalier s'écarta de la jeune femme d'une démarche toujours aussi lente et mesurée ; ce mouvement ingénieux, qui isola complètement Jane sans pour autant rapprocher le nouveau venu de Tull et de ses hommes, était lourd de sens.

– Parle, mon gars, dit le nouveau venu à Venters.

– Hé, l'inconnu, ce ne sont pas vos affaires, éructa Tull. Ne vous mêlez pas de ça. On vous a offert à boire et à manger.

C'est plus que vous n'obtiendrez jamais dans les autres villages de la frontière de l'État. Faites boire votre cheval et fichez le camp.

– Du calme, du calme. Pour le moment, je me mêle de rien, répliqua le cavalier.

Son ton avait changé. C'était un autre homme qui venait de parler. Aimable, accommodant avec Jane, il s'était fait sec, hautain, mordant avec Tull.

– C'est juste que la situation est bizarre. Voilà sept Mormons armés, un Gentil ligoté et une femme qui jure de son honnêteté. Étrange, non ?

– Étrange ou pas, mêlez-vous de ce qui vous regarde, répliqua Tull.

– Là où j'ai grandi, on remet pas en cause la parole d'une femme. Je m'suis pas encore débarrassé de cette manie.

Tull était en rage, partagé entre la colère et la stupéfaction.

– Hé, l'indiscret, on a une loi ici qui ne tient pas compte des caprices des femmes. La loi mormone ! Gare à vous si vous la violez !

– Allez au diable, vous et votre loi mormone !

Cette invective acheva la transformation du cavalier qui, d'inconnu bienveillant, devint une menace.

Ce ne fut pas sans effet sur Tull et ses compagnons. Le chef, bouche bée, recula, jambes tremblantes, tant était sacrilège l'affront fait à une institution qui lui était plus chère que tout au monde. Le dénommé Jerry, qui retenait les chevaux, laissa tomber les brides et se figea sur place. Les autres se raidirent,

les bras ballants, sur le qui-vive, attendant la suite des événements.

– Petit, réponds-moi, maintenant. T’as commis quel crime pour te retrouver ligoté comme ça ?

– C’est un véritable scandale ! explosa le jeune prisonnier. Je n’ai rien fait de mal. La colère du Mormon n’a qu’une seule raison : je suis l’ami de cette femme.

– Madame, le gamin dit vrai ? demanda le cavalier en se retournant vers Jane, sans pour autant quitter les Mormons immobiles de ses yeux vigilants.

– S’il dit vrai ? Parfaitement, répondit Jane.

– Eh bien, petit, en voilà, une femme. Difficile, à mon avis, de pas être son ami, qu’on le veuille ou pas... Qu’est-ce que ça va te coûter, cette affaire ?

– Ils veulent me donner le fouet. Et vous savez ce que cela veut dire, ici... Nous sommes dans l’Utah !

– Oui, je crois que je le sais, répondit le cavalier d’une voix lente.

Et tandis qu’il enveloppait les Mormons d’un regard gris et froid, tandis que les chevaux, nerveux, rongeaient leur frein, tandis que l’agitation de Jane était de plus en plus visible et que le jeune Venters pâlisait, immobile, la tension se fit plus palpable. Tull la fit retomber en éclatant de rire – un rire sans joie, un aboiement plutôt, qui trahissait ses craintes.

– Allez, les gars, intima-t-il à ses hommes.

Jane se retourna de nouveau vers le cavalier.

– L’inconnu, vous ne pouvez donc rien pour Venters ?

– Madame, vous voulez que je le sauve? De votre propre communauté?

– Si je le veux? Oui, je vous en supplie!

– Vous ne savez pas à qui vous parlez, Madame.

– Oh, Monsieur! Je vous le demande à genoux. Sauvez-le.

– Mais ces gens sont des Mormons, et je suis...

– Il... Il faut le sauver... À tout prix! Car il... Il m'est cher!

Tull eut un ricanement mauvais.

– Ah, sottie femme égarée par l'amour! Confessez vos secrets, Jane Withersteen! On trouvera bien le moyen de vous inculquer ce que vous n'avez jamais appris. Allons, les gars. On y va.

– Mormon, ce garçon reste ici, dit le cavalier.

Ce fut comme si une balle avait atteint Tull de plein fouet. Il s'immobilisa.

– Quoi?

– Il reste ici.

– Et qui le gardera? Venters est mon prisonnier, rugit Tull, furieux. L'inconnu, une fois de plus, je vous le répète: ne vous mêlez pas de ça. Vous en avez déjà trop fait. Allez votre chemin ou...

– Écoutez-moi bien. Il reste ici.

La voix grave du cavalier exprimait l'assurance la plus totale.

– Pour qui vous prenez-vous? Nous sommes sept.

Le cavalier laissa tomber son sombrero et, en une seconde, exécuta un étrange mouvement: il plia les genoux, écarta

ses bras raidis et ramena sur le devant de sa ceinture les deux gros étuis noirs qui contenaient ses pistolets.

– *Lassiter!*

Ce fut l'exclamation enthousiaste et stupéfaite de Venters qui permit à l'assemblée de faire le lien entre la curieuse posture du cavalier et ce nom tant redouté.

Tull tendit une main hésitante. Ses pupilles éclatantes se couvrirent d'une taie obscure : c'est ainsi que les hommes de sa craintive foi voient approcher la mort. Mais si elle l'effleura ce jour-là, elle ne fondit pas sur lui. Car le cavalier vêtu de noir attendit – en vain – une réaction nerveuse de son adversaire : la main qui file vers la crosse. Tull, retrouvant sa contenance, se dirigea vers les chevaux, suivi par ses hommes aux visages livides.

1871, au cœur des canyons du Far West : Jane Withersteen, jeune Mormone héritière d'un vaste ranch, lutte pour préserver son indépendance face à l'intolérance et à la convoitise de ses coreligionnaires. Jusqu'à ce que survienne Lassiter, un cavalier vêtu de noir, que sa sinistre réputation précède...

Sans conteste le roman le plus connu de l'écrivain **Zane Grey** (1872-1939), *Les Cavaliers des canyons*, un classique de la littérature américaine, a été adapté à plusieurs reprises au cinéma et est considéré comme le premier western littéraire. Il s'y déploie, dans la beauté grandiose des paysages de l'Ouest américain, un souffle romanesque rare qui bouleverse les destins et met à mal les conventions.

PRÉFACE DE MICHAL PEPRNIK, TRADUCTION D'ANNE-SYLVIE HOMASSEL



ISBN : 978-2-37385-063-5 24,50 euros

